

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE



Un jeune chat se mirait avec sa maîtresse.

Sarnen est le chef-lieu du demicanton suisse d'Unterwalden-le-Haut. La petite ville est charmante, baignée par un lac aux eaux bleues, perchée en partie sur une colline. Elle se gouverne elle-même ; aussi M. le Landammann, M. le Maire nous dirions, est-il un personnage important et considéré.

Par un bel après-midi d'été, Mme la Landfrau, la digne épouse de ce magistrat, gravissait les ruelles en lacet qui conduisent au sommet de la colline. Elle avait l'air fort préoccupé et répondait à peine au salut des ménagères tricotant devant leur porte.

Préoccupée, elle l'était en effet, chagrine même, et il y avait de quoi. Sa fille Barbara, une grande personne de seize ans, devenait de jour en jour plus pâle et plus triste ; un mal de langueur la consumait, et la mère, après avoir épuisé tous les remèdes ordonnés par la Faculté, s'était dit que peut-être l'âme de la jeune fille était plus malade que son corps.

Barbara ne s'ennuyait-elle pas, seule avec ses parents dans la grande maison de la vallée où elle n'avait d'autre distraction que de voir passer les nuages au-dessus des cimes neigeuses du Melchtal ? Ne serait-il pas bon de lui donner une compagne du même âge, une enfant gaie et rose qui guérirait l'affligée par la contagion de son sourire ?

Mme la Landfrau se résolut à ce sacrifice. Il s'agissait maintenant de faire un choix parmi la jeunesse de la ville, et ce n'était pas commode. Non seulement, il faudrait qu'elle eût de la bonne humeur, cette fillette jugée digne d'être introduite à la maison cantonale, mais on lui demanderait aussi d'être vertueuse, bonne, douce, simple et active, une vraie perle, enfin. Que d'avantages ne retirerait-elle pas du dévouement et du bon exemple qu'elle donnerait à Barbara ? Elle sera comblée de cadeaux et de caresses jusqu'au jour où, bien dotée par M. le Landammann qui se chargerait de son avenir, elle quitterait ses bienfaiteurs pour se marier.

Il ne manquait pas de familles pauvres et méritantes à Sarnen. Mais la plus intéressante était celle de l'ancien guide Schaub, blessé jadis à mort en accomplissant un périlleux sauvetage.

La veuve de Schaub était gardienne de la maison des Tireurs, une sorte de musée élevé à la gloire des habiles archers du canton ; mais cette modeste place suffisait à peine à l'entretien de la vieille femme et des deux orphelines Suzel et Charlotte.

Mme la Landfrau ne pouvait mieux faire que de placer une de ces jeunes filles auprès de Barbara. Son instinct maternel lui indiquerait laquelle il valait mieux choisir.

Après une longue course, elle s'arrêta devant la demeure de la veuve. De fraîches fusées de rire qui sortaient de la maison arrivèrent jusqu'aux oreilles de la mère de Barbara.

"Dieu soit béni, pensa-t-elle, je trouverai ici ce que je cherche."

Dans une grande salle basse ornée des écussons des maîtres de tir, Mme Schaub et ses enfants étaient réunies.

Avant d'entrer, la Landfrau les considéra quelques instants à travers le rideau de plantes grimpantes qui garnissait les barreaux en fer forgé des hautes fenêtres. C'était un peu indiscret, mais c'était très excusable aussi. Un coup d'œil jeté sur une personne ignorant qu'on la regarde suffit souvent pour nous révéler son âme.

La veuve était enfoncée dans un grand fauteuil ; assise auprès d'elle, Charlotte, sa fille cadette, lui faisait sans doute quelque plaisant récit pour la distraire de ses pénibles souvenirs, car la pauvre femme répondait par un sourire au rire de la conteuse.

Une des mains de la jeune fille tenait celles de sa mère, l'autre était perdue dans la toison d'un gros chien de montagne dont la bonne tête intelligente reposait sur les genoux de Mme Schaub.

"Voilà deux êtres dévoués, se dit Mme la Landfrau, brave fille, et brave bête !"

Un second éclat de rire d'un timbre différent attira son attention d'un autre côté.

Accoudée à une petite table, chargée de menus travaux qu'elle ne songait guère à achever, Suzel, la fille aînée de la veuve, s'amusait à sa manière.

Pour mieux juger de l'effet d'un gentil bonnet de velours pailleté d'acier et bordé de dentelles, elle avait pris au mur un miroir où se reflétait sa tête mutine encadrée d'une collerette aux larges tuyautages. À côté de ses yeux bleus, de ses dents blanches et de ses lèvres rosées, la glace renvoyait l'image d'autres yeux, d'une autre bouche et d'autres lèvres, encadrées celles-là d'une longue moustache.

Un jeune chat se mirait avec sa mairesse ; s'il n'avait pas de gorgerette empesée, il devait porter d'élégants colliers, car un ruban muni d'un grelot reposait près de lui sur la table.

Le groupe formé par cette jolie fille et ce gracieux animal était charmant à contempler, cependant il ne plut point à Mme la Landfrau.

"Coquetterie, égoïsme et paresse," murmura-t-elle !

"L'enfant partage ces défauts avec ce matou qu'elle choisit. Elle est peut-être aussi comme lui gourmande, hypocrite et ingrate."

"Le bon chien qu'aime Charlotte m'est au contraire un garant de ses précieuses qualités. Entrons, mon choix est fait."

Sans savoir à qui elle a dû l'honneur de ce choix, Charlotte est devenue l'heureuse compagne de Barbara. A force d'ingénieux dévouement, elle a rendu la joie et la santé à la jeune malade. En même temps elle faisait profiter sa vieille mère du bien-être dont elle jouissait.

Quant à Suzel, elle n'a donné à la veuve que des soucis.

Mme la Landfrau, avait bien auguré du caractère des deux sœurs le jour où elle les avait vues près de leurs favoris.

Tant il est vrai que le vieux proverbe,

Qui se ressemble s'assemble,

est plein de sagesse et de raison.

CLAUDE CHEMIN.

UN RENSEIGNEMENT UTILE

Tom.—Quelle sorte de garçon est ce monsieur Walter ?

Catherine.—Tu connais son frère Jacques ?

Tom.—Jamais vu.

Catherine.—Eh, bien ! il y a entre eux autant de différence qu'il peut y en avoir. Et maintenant, p'tit frère, j'espère que tu vas me laisser tranquille.

DISPOSITION STRATÉGIQUE



Olympe.—Vous savez, Joseph, je vous défends de m'adresser de vos ridicules poésies ; elles font trop rire quand on les lit en cour.